

Nous connaissons la nature entière et un peu dominante de la jeune fille. Le sentiment de son impuissance absolue en face de la loi lui donnait des accès de rage sourde. A cette rage se joignaient l'incertitude poignante et le doute irritant.

Ainsi qu'elle l'avait dit au chef de la sûreté, on soupçonnait un crime, elle n'en doutait pas, et c'est à ce sujet que l'interrogerait le juge d'instruction ; mais, ce crime, quel était-il ? Admettre un assassinat commis sur la personne du comte qui depuis tant d'années s'éteignait lentement, et qui d'ailleurs n'avait pas d'ennemis, lui semblait impossible.

Comment admettre qu'un soupçon à ce point absurde fût né dans l'esprit des gens de justice ? D'où partait le coup qui venait la frapper ?

Quelle main inconnue et hostile dirigeait l'arme terrible ?

Honorine se posait ces questions et n'y pouvait répondre.

— Ah ! balbutia-t-elle affolée. Je n'étais point auprès de mon père quand il est mort. Je n'ai pas reçu sa bénédiction suprême... Cela me portera malheur ! !

A partir de cette minute une sorte d'épouvante superstitieuse s'empara de son âme et joignit une douleur à ses douleurs.

Elle fit appeler Philippe. Le valet de chambre lui raconta ce qui s'était passé dans l'hôtel depuis le moment où elle avait perdu connaissance. Ce récit, qui certes n'était point de nature à la calmer et à la consoler, la laissa en proie à un anéantissement sombre et farouche.

XV

La foule qui, sur l'ordre du commissaire aux délégations judiciaires, avait évacué l'hôtel du comte de Terrys, s'était, comme bien on pense, formé une conviction en face d'un scandale presque sans précédent.

Personne ne doutait du crime. Tout le monde, ou du moins presque tout le monde, croyait Honorine parricide.

Parmi les témoins du drame lugubre deux invités à la cérémonie avaient éprouvé la plus douloureuse stupeur et ressenti le plus poignant chagrin. Ces deux invités étaient Marguerite Bertin et son neveu Paul.

Pascal Lantier semblait accablé comme eux, et sa tristesse apparente égalait la leur, mais sa tristesse et son accablement n'étaient qu'un masque hypocrite.

— Comprenez-vous ce qui se passe ? — demanda Marguerite à son beau-frère d'une voix brisée par l'émotion.

— Hélas ! répondit l'entrepreneur en poussant un long soupir, je voudrais m'illusionner et garder quelque doute, mais le moyen, quand la vérité saute aux yeux et quand tout démontre clairement que la police est sur la piste d'un assassinat ?

Ce mot fit tressaillir Marguerite.

— Mon père n'a que trop raison, murmura Paul. Il exprime tout haut ce que les autres pensent tout bas...

— Un assassinat commis sur la personne du comte de Terrys ! balbutia madame Bertin avec horreur.

— Oui, ma tante... Les paroles des magistrats, et surtout les faits, sont clairs et significatifs. Mademoiselle de Terrys est soupçonnée... une accusation formidable pèse sur sa tête...

— Honorine parricide ! s'écria la veuve avec un geste de violente dénégation, Allons donc ! ! c'est impossible ! !

— Certes, c'est impossible, appuya Pascal, et mademoiselle de Terrys se disculpera certainement ; mais ce sera toujours un grand malheur pour elle, et une grande honte, qu'un pareil soupçon ait pu l'atteindre...

— Pauvre Honorine ! ! balbutia Marguerite, quelle étrange fatalité s'acharna à la poursuivre ! !

Cette fois Pascal ne répondit pas.

Paul Lantier avait hâte de revoir Renée. Il quitta son père et sa tante et reprit le chemin de rue de l'École-de-Médecine.

Pascal voulait questionner Marguerite et il lui offrit de l'accompagner jusqu'à son hôtel. Elle accepta.

— Chère sœur, dit-il, lorsqu'ils furent installés dans le coupé de madame Bertin, au milieu de la funeste aventure dont nous venons d'être témoins, c'est à peine si j'ai pu vous demander de vos nouvelles... Certes vous allez mieux, puisque vous voici de retour à Paris, mais vous êtes encore très pâle, et vos traits fatigués, vos yeux battus, me font craindre que vous n'ayez quitté Romilly un peu trop tôt, c'est-à-dire avant votre entier rétablissement...

— Pouvais-je rester là-bas ? répliqua Marguerite, j'y serais morte d'impatience ! ! Je ne vous ai point caché la pensée qui m'absorbe... Vous savez quel est désormais le but de ma vie... j'avais hâte d'interroger, de chercher, de savoir enfin...

— Et vos recherches sont commencées ? demanda vivement l'entrepreneur.

— Certes !

— Avez-vous obtenu déjà quelques résultats ? ...

Madame Bertin secoua négativement la tête.

— Au château de Viry-sur-Seine vous n'avez rien appris ? continua Pascal.

— Rien de positif... Cependant je ne regrette pas ma démarche...

— Pourquoi ?

— J'ai trouvé une piste...

Pascal eut un petit frisson.

— Une piste ? ... répéta-t-il avec un accent interrogatif.

— Oui, mais je devais presque aussitôt la perdre à Troyes...

— Pourquoi à Troyes ?

— Parce que c'est là qu'habitait ma fille...

— Ah ! fit Pascal en jouant l'étonnement.

— Oui, continua Marguerite, elle habitait un pensionnat de Troyes, où, quelques jours après la mort de Robert Vallerand, une femme à la solde de ce dernier était venue la prendre...

— Pour la conduire où ?

— Eh ! s'écria la pauvre mère avec découragement, voilà ce que j'ignore ! Le mystère reste impénétrable...

— Mais ! demanda l'entrepreneur, sans avoir l'air d'attacher une sérieuse importance à la question qu'il formulait, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez lu une lettre, ou plutôt la suscription d'une lettre, indiquant un endroit où vous espériez trouver des renseignements sûrs ?

— C'est vrai... répondit Marguerite qui ne se figurait pas subir en ce moment un interrogatoire "sur faits et articles," comme dans le cabinet d'un juge d'instruction. J'avais lu l'adresse de M. Emile Auguy, notaire à Paris...

— Je me souviens en effet que vous aviez prononcé devant moi ce nom... Le temps vous a manqué sans doute depuis votre retour pour vous rendre chez ce notaire ?